

COLLECTIF
DROITS DES FEMMES 65

ELLES
écrivent

- LECTURE DE TEXTES DE FEMMES -

A LA LIBRAIRIE
LES BEAUX JOURS

18 Avenue de la Marne
65000 Tarbes

VENDREDI 15 MARS
A 18H30

*« Si l'égalité entre les deux sexes était
reconnue, ce serait une fameuse
brèche dans la bêtise humaine. »*
Louise Michel

Ne pas jeter sur la voie publique



**Librairie des Beaux Jours, 15 mars 2013,
Collectif 65 pour les droits des femmes
Liste des textes lus**

- 1) Sapho, *Poèmes*, VII^e siècle av JC
- 2) Louise Labbé, *sonnet XXIV*, XVI^e siècle
- 3) Jacqueline Saint Jean, *Femmes dressées*, Atlas secret, 2000
- 4) Andrée Chedid, *Les filles du vent*, Textes pour un poème, 1949
- 5) *Pétitions des femmes du Tiers-Etat au roi*, auteur anonyme, 1789
- 6) Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la Femme et de la citoyenne, 4 premiers articles*, 1791
- 7) George Sand, préface d'Indiana, 1832
- 8) Taslima Nasreen, Shulekha,
- 9) Flora Tristan, *l'Union Ouvrière* (extraits), 1840
- 10) George Sand, *Lettre aux membres du Comité*, 1848
- 11) Louise Michel, citation, 1886
- 12) Rosa Luxembourg, *lettre à Luise Kautsky*, mars 1917
- 13) Annie Leclerc, *La sage-femme*, juillet 1976
- 14) Hubertine Auclert, *discours au congrès ouvrier socialiste de Marseille*, 1879
- 15) Marguerite Duras, *l'Amant*, 1984
- 16) Amina Saïd, *La douleur des seuils*, 2002
- 17) Lucie Aubrac, *La guerre, affaire de femmes*, avril 1944
- 18) Simone de Beauvoir, citation
- 19) Annie Ernaux, *Les années*, 2008
- 20) *Le Manifeste des 343*, paru dans le *Nouvel Observateur*, 1971
- 21) *J'ai avorté et je vais bien, merci !*, témoignage de Géraldine
- 22) Eve Ensler, *Les monologues du vagin* (extrait), 1996
- 23) Gisèle Halimi, *La cause des femmes*, 1973
- 24) Benoîte Groult, *L'excision*,
- 25) Aminata Traoré, *l'Afrique mutilée*, 2012
- 26) Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, 2006
- 27) Sandrine Goldschmidt, 2013, année féministe, abolitionniste et révolutionnaire : et pourquoi pas ?

Sapho

J'ai vu cueillant des fleurs
Une enfant joyeuse au corps tendre
Une fille à la voix douce
chantant plus doucement qu'une harpe
et plus dorée que l'or
plus blanche que le lait
plus souple que l'eau
plus harmonieuse que les harpes
plus fière qu'une cavale
plus délicate que les roses
plus douce qu'un moelleux manteau
plus précieux que l'or.

Sapho

La lune a fui
il est minuit
l'heure passe
et je suis couchée, seule
Eros qui donne la douleur
Eros qui tisse les mensonges
Eros encore a ébranlé mon cœur
Comme un vent de montagne
S'abattant sur les chênes.

Louise Labbé
Sonnet XXIV

Ne reprenez, Dames, si j'ai aimé,
Si j'ai senti mille torches ardentes,
Mille travaux, mille douleurs mordantes,
Si en pleurant j'ai mon temps consumé.

Las ! que mon nom n'en soit par vous blâmé.
Si j'ai failli, les peines sont présentes.
N'aigrissez point leurs pointes violentes ;
Mais estimez qu'Amour, à point nommé,

Sans votre ardeur d'un Vulcan excuser,
Sans la beauté d'Adonis accuser,
Pourra, s'il veut, plus vous rendre amoureuses

En ayant moins que moi d'occasion,
Et plus d'étrange et forte passion.
Et gardez-vous d'être plus malheureuses.

Jacqueline Saint Jean

Femmes dressées sur le ciel blanc
aux terrasses rousses d'Aguersiwal
sentinelles de l'espace
sculptées dans leur attente

Ce soir à l'heure où la nuit espère
où les visages se lèvent
vers les étoiles de la pluie
les regards deviendront rivière

Demain nous aurons des yeux
de lune et de sève.

Andrée Chedid,
Les filles du vent

Elles sont parties les filles du vent
Les filles sans parrainage
Les grandes filles incertaines
Qu'effarent les mots les colliers les maisons

Les filles aux chevelures
Les filles aux hanches étroites
Les filles aux paumes ouvertes
Et au corps étonné

Elles sont parties les filles qui savent
Les filles les grandes filles du vent
Amies-soleil des tristesses
Compagnes inquiètent de la joie

Elles sont parties les filles qui savent
Légères et lourdes
De la chanson des mondes
Elles sont parties
Et elles sont là.

Pétitions des femmes du Tiers Etat au Roi

1^{er} Janvier 1789

Les filles du Tiers Etat naissent presque toutes sans fortune : leur éducation est très négligée ou très vicieuse ; elle consiste à les envoyer à l'école chez un Maître qui lui même, ne sait pas le premier mot de la langue qu'il enseigne... Les premiers devoirs de la Religion remplis on leur apprend à travailler : parvenues à l'âge de quinze ou seize ans, elles gagnent cinq ou six sous par jour. Si la nature leur a refusé la beauté, elles épousent, sans dot, de malheureux artisans, végètent péniblement dans le fond des provinces, et donnent la vie à des enfants qu'elles sont hors d'état d'élever. Si, au contraire, elles naissent jolies, sans culture, sans principes, sans idée de moral, elles deviennent la proie du premier séducteur, font une première faute, viennent à Paris ensevelir leur honte, finissent par s'y perdre entièrement et meurent victimes du libertinage.

Pour obvier à tant de maux, Sire, nous demandons à être éclairées, à posséder des emplois, non pour usurper l'autorité des hommes, mais pour en être plus estimées, pour que nous ayons des moyens de vivre à l'abri de l'infortune ; que l'indigence ne force pas les plus faibles d'entre nous, que le luxe éblouit et que l'exemple entraîne, de se réunir à la foule des malheureuses qui surchargent les rues et dont la crapuleuse audace fait l'opprobre de notre sexe et des hommes qui les fréquentent.

Nous vous supplions, Sire, d'établir des Ecoles gratuites où nous puissions apprendre notre langue par principes, la Religion et la morale, que l'une et l'autre nous soient présentées dans toute leur grandeur, entièrement dénuées des petites pratiques qui en atténuent la majesté ; que l'on nous y forme le cœur, que l'on nous y enseigne surtout à pratiquer les vertus de notre sexe, la douceur, la modestie, la patience, la charité. Quant aux Arts agréables les femmes les apprennent sans maître. Les Sciences ? Elles ne servent qu'à nous inspirer un sot orgueil, nous conduisent au Pédantisme, contrarient les vœux de la nature, font de nous des êtres mixtes qui sont rarement épouses fidèles et plus rarement encore bonnes mères de famille.

Olympe de Gouges,
Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne

A décréter par l'Assemblée nationale dans ses dernières séances ou dans celle de la prochaine législature.

Préambule

Les mères, les filles, les sœurs, représentantes de la nation, demandent d'être constituées en Assemblée nationale.

Considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de la femme, sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements, ont résolu d'exposer dans cette déclaration solennelle, les droits naturels inaliénables et sacrés de la femme, afin que cette déclaration, constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs, afin que les actes du pouvoir des femmes, et ceux du pouvoir des hommes, pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés, afin que les réclamations des citoyennes, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la Constitution, des bonnes mœurs, et au bonheur de tous.

En conséquence, le sexe supérieur, en beauté comme en courage, dans les souffrances maternelles, reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être suprême, les Droits suivants de la Femme et de la Citoyenne.

Article Premier

La Femme naît libre et demeure égale à l'homme en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

Article 2

Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de la Femme et de l'Homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et surtout la résistance à l'oppression.

Article 3

Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la Nation, qui n'est que la réunion de la Femme et de l'Homme : nul corps, nul individu, ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément.

Article 4

La liberté et la justice consistent à rendre tout ce qui appartient à autrui ; ainsi l'exercice des droits naturels de la femme n'a de bornes que la tyrannie perpétuelle que l'homme lui oppose ; ces bornes doivent être réformées par les lois de la nature et de la raison.

George Sand
Préface d'*Indiana*

Nous élevons nos filles comme des saintes et nous les livrons comme des pouliches.

Le mariage est toujours, selon moi, une des plus barbares institutions que la société ait ébauchées. Je ne doute pas qu'il soit aboli ; un lien plus humain et non moins sacré remplacera celui-là, et saura assurer l'existence des enfants qui naîtront d'un homme et d'une femme, sans enchaîner à jamais la liberté de l'un et de l'autre.

J'ai adressé aux hommes de mon temps une suite d'interrogations très sincères. Il me fut répondu que j'étais un questionneur dangereux, un romancier immoral.

Mais quoi ! la cause que je défendais est-elle donc si petite ? C'est celle de la moitié du genre humain, c'est celle du genre humain entier ; car le malheur de la femme entraîne celui de l'homme, comme celui de l'esclave entraîne celui du maître.

Taslina Nasreen,
Shulekha

Les cheveux de Shulekha ne dansent pas dans le vent.
Son corps est entièrement recouvert des pieds à la tête.
Sous le voile, le corps de Shulekha se développe,
Ses cheveux poussent librement,
Ses tétons s'épanouissent.

Cache toi, Shulekha, cache vite cette honte,
Cache tes cheveux, tes, yeux, ton menton,
Cache ton nez, tes lèvres et tes seins,
Cache tes orteils, cache toute cette indécence.
Tais-toi, surtout, ne fais pas de bruit,
Entre vite dans une cage,
Seule la cage peut sauver une femme.
Shulekha cache son corps,
Cache toutes les parties indignes de son corps.
Il émane d'elle une odeur de sang impur.
Honte, honte à toi, ne sors pas Shulekha,
Ne va pas dans la rue !
Tes seins pointent telles des tours, en te voyant,
Toi, ange du paradis venu sur cette terre,
Ils éprouvent de la haine et de la peur,
Ils sentent leurs organes s'exciter.
Honte, honte à toi !
Tu t'égares,
Du calme, entre dans les ténèbres,
Entre dans la cage verrouillée.
Seule la cage peut sauver une femme.

Shulekha n'a pas pu voir la beauté de la terre.
Ni la sentir, ni la goûter.
Elle n'a aucun droit aux droits d'un être humain.

Flora Tristan, *l'Union ouvrière* (extraits)

« Jusqu'à présent, la femme n'a compté pour rien dans les sociétés humaines. - Qu'en est-il résulté ? - Que le prêtre, le législateur, le philosophe, l'ont traitée en vraie paria.

La femme (c'est la moitié de l'humanité) a été mise *hors l'Eglise, hors la loi, hors la société*. - Pour elle, point de fonctions dans l'Eglise, point de représentation devant la loi, point de fonctions dans l'Etat.

Le prêtre lui a dit : - Femme, tu es la tentation, le péché, le mal ; - tu représentes la chair, - c'est-à-dire la corruption, la pourriture.

[...]

Puis le législateur lui a dit : - Femme, par toi-même tu n'es rien comme membre actif du corps humanitaire ; tu ne peux espérer trouver place au banquet social. - Il faut si tu veux vivre, que tu serves d'annexe à ton seigneur et maître, l'homme. - Donc jeune fille, tu obéiras à ton père ; mariée, tu obéiras à ton mari, veuve et vieille on ne fera plus aucun cas de toi. - Ensuite le savant philosophe lui a dit : - Femme, il a été constaté par la science que, d'après ton organisation, tu es inférieure à l'homme. - Or, tu n'as pas d'intelligence, pas de compréhension pour les hautes questions, pas de suite dans les idées, aucune capacité pour les sciences dites exactes, pas d'aptitude pour les travaux sérieux.

[...]

Voilà, depuis six mille ans que le monde existe, comment les sages des sages ont jugé *la race femme*. Une aussi terrible condamnation et répétée pendant six mille ans, était de nature à frapper la foule, car la sanction du temps a beaucoup d'autorité sur la foule.

-Cependant, ce qui doit nous faire espérer qu'on pourra en appeler de ce jugement, c'est que de même, pendant six mille ans, les sages des sages ont porté un jugement non moins terrible sur une autre race de l'humanité : les PROLETAIRES.

- Avant 89, qu'était le prolétaire dans la société française ? - *Un vilain, un manant, dont on faisait une bête de somme taillable et corvéable*. - Puis arrive la révolution de 89 et tout à coup voilà les sages des sages qui proclament que la plèbe se nomme peuple, que *les vilains et les manants* se nomment *citoyens*. - Enfin, ils proclament en pleine assemblée *les droits de l'homme* ».

« Ce qui est arrivé pour les prolétaires est, il faut en convenir, de bonne augure pour les femmes lorsque leur 89 aura sonné. - D'après un calcul fort simple, il est évident que la richesse croîtra indéfiniment le jour où l'on appellera les femmes (la moitié du genre humain) à apporter dans l'activité sociale leur somme d'intelligence, de force, de capacité. - Ceci est aussi facile à comprendre que 2 est le double de 1. - Mais hélas ! nous ne sommes pas encore là ...

Je ne connais rien de puissant comme la logique forcée, inévitable, qui découle d'un principe posé ou de l'hypothèse qui le représente. - L'infériorité de la femme une fois proclamée et posée comme un *principe*, voyez quelles conséquences désastreuses il en *résulte pour le bien-être universel de tous et de toutes en l'humanité*.

Croyant que la femme, par son organisation, manquait de force, d'intelligence, de capacité et qu'elle était impropre aux travaux sérieux et utiles, on en a conclu très logiquement que ce serait perdre son temps que de lui donner une éducation rationnelle, solide, sévère, capable d'en faire un membre utile de la société. On l'a donc élevée pour être une *gentille poupée* et une esclave destinée à *distraindre son maître ou à le servir*.

-A la vérité, de temps à autre quelques hommes doués d'intelligence, de sensibilité, souffrant dans leurs mères, dans leurs femmes, dans leurs filles, se sont récriées contre la barbarie et l'absurdité d'un pareil ordre des choses, et ont protesté énergiquement contre une condamnation aussi inique.

-A plusieurs reprises la société s'est émue un moment ; mais, poussée par la logique, elle a répondu : Eh bien ! mettons que les femmes ne soient pas ce que les sages ont cru ; supposons même qu'elles aient beaucoup de force morale et beaucoup d'intelligence, eh bien ! dans ce cas, à quoi servirait de développer leurs facultés, *puisqu'elles ne trouveraient pas à les employer utilement* dans cette société qui les repousse. - Quel supplice affreux que de sentir en soi la force et la puissance d'agir, et de se voir condamné à l'inaction ».

George Sand

lettre aux membres du Comité, au sujet de ma candidature à l'Assemblée Constituante

Il ne m'a jamais semblé possible que l'homme et la femme fussent deux êtres absolument distincts. Il y a diversité d'organisation et non pas différence. Il y a donc égalité et non point similitude. J'admets physiologiquement que le caractère a un sexe comme le corps, mais non pas l'intelligence. Je crois les femmes aptes à toutes les sciences, à tous les arts, et même à toutes les fonctions comme les hommes. Mais je crois que leur caractère, qui tient à leur organisation, donnera toujours en elles un certain aspect particulier à leurs manifestations dans la science, dans l'art et dans la fonction. Il n'y aurait point de mal à cela : l'art, la science et la fonction pourraient gagner à devenir le domaine des deux sexes.

Louise Michel, 1886

*Les deux parties de l'humanité,
l'homme et la femme
devraient marcher la main dans la main.*

Leur antagonisme durera tant que la plus forte commandera ou croira commander à l'autre réduite aux ruses, à la domination occulte qui sont les armes des esclaves.

Partout la lutte est engagée.

Si l'égalité entre les deux sexes était reconnue, ce serait une fameuse brèche dans la bêtise humaine.

15 Mars 1917

Loulou bien-aimée !

Ta courte lettre d'avant Pâques m'a vivement inquiétée par son ton d'extrême abattement et je me suis promis sur le champ de te laver ta petite tête, une fois de plus. Dis moi, comment peux-tu, telle une triste cigale, continuer à chanter ta chanson du malheur, tandis que de Russie nous arrive le cri si clair de ce chœur d'alouettes ?! Ne comprends-tu donc pas que c'est notre cause qui l'emporte et triomphe là-bas, que c'est l'histoire du monde en personne qui y livre ses combats et, ivre de joie, danse la Carmagnole ? Est-ce qu'on ne doit pas oublier toutes ses misères privées, quand l'intérêt général est à ce point en marche ?

Je sais, ce qui t'accable, c'est que justement je ne sois pas en liberté en ce moment pour rassembler les étincelles qui fusent là-bas, pour aider et tenir la barre, en Russie comme ailleurs. Pour sûr, ce serait bien, et tu peux imaginer le fourmillement dans tous mes membres, et comme chaque nouvelle me traverse comme une décharge électrique jusqu'au bout des doigts. Mais de ne pas pouvoir y participer ne me rend pas triste du tout, et il ne me vient pas à l'idée de gémir sur ce que je ne peux pas changer, et d'abîmer ainsi ma joie à voir ce qui se passe.

Vois-tu, j'ai justement appris de l'histoire de ces dernières années, et rétrospectivement de l'histoire toute entière, qu'il ne faut pas surestimer le pouvoir de l'individu. Au fond, ce qui agit et qui décide, ce sont les forces ploutoniennes des profondeurs, invisibles et immenses, et pour finir, tout se met en place, pour ainsi dire « de soi-même ». Mais ne te trompe pas : je ne prône pas un optimisme fataliste bien commode, destiné à masquer ma propre impuissance, et que je déteste, justement, chez Monsieur ton époux. Non non, je reste fidèle à mon poste, et à la première occasion, je plaquerai à nouveau mes dix doigts sur le piano du monde, si fort que ça fera un beau tonnerre ! Mais puisque je suis, non par ma faute, mais par contrainte externe « en vacances » de l'histoire du monde, je ris un grand coup, je suis heureuse quand ça marche même sans moi, et je crois dur comme fer que tout se passera bien. C'est toujours quand l'histoire semble désespérément perdue au fond d'une impasse qu'elle sait le mieux s'en sortir. Chérie, quand on a la fâcheuse habitude de chercher dans chaque fleur une gouttelette de poison, on trouve, aussi longtemps que l'on vit, des raisons de gémir. Prends donc les choses à l'envers, et cherche du miel dans chaque fleur : tu trouveras toujours une raison d'être gaie et sereine.

Et puis, crois-moi, le temps que je passe actuellement sous les verrous – comme tant d'autres d'ailleurs – n'est pas non plus perdu. Il apparaîtra d'une façon ou d'une autre dans le grand équilibre des comptes. Je suis d'avis que l'on doit tout simplement, sans trop ruser ni se casser la tête, mener la vie que l'on tient pour juste, sans vouloir chaque fois être payé comptant de la main à la main. Et à la fin, sans doute, tout s'éclaircira. Et sinon – « je m'en fiche aussi » ; après tout, je me réjouis déjà tellement de la vie ; tous les matins, j'inspecte soigneusement l'état de mes fleurs sur tous mes arbustes, tous les jours je rends visite à une toute petite coccinelle rouge avec deux petits points noirs sur le dos, que je maintiens en vie depuis une semaine sur une branche, malgré le vent et le froid, dans un chaud bandage de coton ; je regarde les nuages, toujours nouveaux et chaque fois plus beaux, et – au fond, je ne me sens pas plus importante que cette petite coccinelle ; et dans le sentiment de cette infinie petitesse, je me sens indiciblement heureuse.

[...]

Rosa Luxembourg.

La sage-femme

Qui aurait jamais su que la mère de Socrate était sage-femme, si Socrate ne nous l'avait dit ?

À elle de faire naître des corps, disait-il, à moi de faire naître les esprits dans l'enfantement de la parole.

Mais ta mère, Socrate, as-tu jamais songé à la questionner ? A l'entendre ? Était-elle sans esprit ? As-tu jamais songé que ta sage-femme de mère en savait plus long que toi, sage homme, sur ce que c'est de vivre ?

Non seulement jamais tu ne l'as questionnée, mais tu lui as refusé toi et les beaux esprits que tu fis naître l'espace où déployer son immense sagesse.

*Annie LECLERC
(Texte écrit pour TF1 en juillet 1976)*

Hubertine Auclert, *discours au congrès ouvrier socialiste de Marseille, 1879*

Que vous plaignez-vous des classes dirigeantes, puisque vous faites, vous dirigés, la même œuvre à l'égard des femmes que les classes dirigeantes ?

[...]

Jamais on n'a essayé de prendre un nombre déterminé d'enfants des deux sexes, de les soumettre à la même méthode d'éducation, aux mêmes conditions d'existence : « *Qu'on renverse les conditions, dit un auteur, qu'on mette les garçons de 12 à 16 ans à la cuisine, à la couture et qu'on laisse les jeunes filles dans les écoles industrielles ; qu'on les fasse entrer en possession de tous les droits qui ont été jusqu'ici le lot exclusif des hommes ; qu'on enserme les jeunes gens dans l'étiquette et les préjugés à l'aide desquels on a garrotté les femmes ; bientôt, les rapports entre la valeur des deux sexes seront totalement renversés.* »

Vous ne voulez pas faire cette expérience ? Savez-vous bien alors que vous nous permettez de croire, à nous femmes, que vous avez moins le doute que la crainte de notre égalité. En continuant à nous laisser dans une vie atrophiante, vous imitez, vous hommes civilisés, les barbares, possesseurs d'esclaves, qui exploitent avec grand profit la prétendue infériorité de leurs semblables.

[...]

Ou les femmes sont les égales des ouvriers et des bourgeois, ou les bourgeois, comme ils l'affirment, sont les supérieurs des ouvriers et des femmes.

Sachez-le, citoyens, ce n'est que sur l'égalité de tous les êtres que vous pouvez vous appuyer pour être fondés à réclamer votre avènement à la liberté.

Si vous n'asseyez pas vos revendications sur la justice et le droit naturel, si vous, prolétaires, vous voulez aussi conserver vos privilèges, les privilèges de sexe, je vous le demande, quelle autorité avez-vous pour protester contre les privilèges de classes ? Que pouvez-vous reprocher aux gouvernants qui vous dominent, qui vous exploitent, si vous êtes partisans de laisser subsister dans l'espèce humaine des catégories de supérieurs et d'inférieurs ?

[...]

Nous, femmes, nous ne nous occuperons pas d'aider le despotisme à changer de mains, ce que nous voulons, ce n'est pas déplacer, c'est tuer le privilège.

[...]

Citoyens, je le constate avec tristesse, vous qui vous dites les forts, vous qui faites un jeu de l'existence de celle que vous appelez les faibles. Que vous soyez riches, que vous soyez pauvres, vous exploitez les femmes.

[...]

Quiconque méconnaîtra les droits des femmes, méconnaîtra, quand il n'en aura plus besoin, pour escalader le pouvoir, les droits des prolétaires.

Nous vous adressons à vous, prolétaires, comme à nos compagnons d'infortune, pour appuyer notre droit à sortir de la servitude.

Vous êtes électeurs, vous avez la puissance du nombre, tous vous êtes femmes par le cœur, vous êtes nos frères. Aidez nous à nous affranchir.

[...]

O ! Prolétaires, si vous voulez être libres, cessez d'être injustes. Avec la science moderne, avec la conscience qui, elle, n'a pas de préjugés, dites : Égalité entre tous les hommes. Égalité entre les hommes et les femmes. Ascension de toute la race humaine, unie dans la justice, vers un avenir meilleur.

Marguerite Duras, « L'amant »

Quinze ans et demi. Le corps est mince, presque chétif, des seins d'enfant encore, fardée en rose pâle et en rouge. Et puis cette tenue qui pourrait faire qu'on en rit et que personne ne rit. Je vois bien que tout est là. Tout est là et rien n'est encore joué, je le vois dans les yeux, tout est déjà dans les yeux. Je veux écrire. Déjà, je l'ai dit à ma mère : ce que je veux, c'est ça, écrire. Pas de réponse la première fois. Et puis elle demande : écrire quoi ? Je dis des livres, des romans. Elle dit durement : après l'agrégation de mathématiques tu écriras si tu veux, ça ne me regardera plus. Elle est contre, ce n'est pas méritant, ce n'est pas du travail, c'est une blague – elle me dira plus tard : une idée d'enfant.

La petite au chapeau de feutre est dans la lumière limoneuse du fleuve, seule sur le pont du bac, accoudée au bastingage. Le chapeau d'homme colore de rose toute la scène. C'est la seule couleur. Dans le soleil brumeux du fleuve, le soleil de la chaleur, les rives se sont effacées, le fleuve paraît rejoindre l'horizon. Le fleuve coule sourdement, il ne fait aucun bruit, le sang dans le corps. Pas de vent au dehors de l'eau. Le moteur du bac, le seul bruit de la scène, celui d'un vieux moteur déglingué aux bielles coulées. De temps en temps, par rafales légères, des bruits de voix. Et puis les aboiements des chiens, ils viennent de partout, de derrière la brume, de tous les villages. La petite connaît le passeur depuis qu'elle est enfant. Le passeur lui sourit et il lui demande des nouvelles de Madame la Directrice. Il dit qu'il la voit passer souvent de nuit, qu'elle va souvent à la concession du Cambodge. La mère va bien, dit la petite.

[...]

Ce que je voulais avant toute chose, c'était écrire, rien d'autre que ça, rien. Jalouse elle est. Pas de réponse, un regard bref aussitôt détourné, le petit haussement d'épaules, inoubliable. Je serai la première à partir. Il faudra attendre encore quelques années pour qu'elle me perde, pour qu'elle perde celle-ci, cette enfant-ci. Pour les fils, il n'y avait pas de crainte à avoir. Mais celle-ci, un jour, elle le savait, elle partirait, elle arriverait à sortir. Première en français. Le proviseur lui dit : votre fille, madame, est première en français. Ma mère ne dit rien, rien, pas contente parce que c'est pas ses fils qui sont les premiers en français, la saleté, ma mère, mon amour, elle demande : et en mathématiques ? On dit : ce n'est pas encore ça, mais ça viendra. Ma mère demande : ça viendra quand ? On répond : quand elle le voudra madame.

Amina Saïd, La douleur des seuils

(...)

Je suis née plusieurs fois de chaque étoile
je suis morte autant de fois du soleil des jours
j'ai pris très tôt des bateaux pour nulle part
j'ai demandé une chambre dans la patrie des autres
je n'avais rien accompli avant nos adieux
j'ai habité le couchant, le levant et l'espace du vent
j'étais cette étrangère qu'accompagnait le soir
deux fois étrangère entre nord et sur
j'ai gravé des oiseaux tristes sur des pierres grises
j'ai dessiné ces pierres et les ai habitées
j'ai construit des radeaux où il n'y avait pas d'océan
j'ai dressé des tentes où n'étaient nuls déserts
des caravanes m'ont conduite vers un rêve d'orient
mes calligraphies ont voyagé sur le dos des nuages
je me suis souvenue de la neige des amandiers
j'ai suivi la route aérienne des oiseaux
jusqu'au mont de la lune aux duvets des naissances
j'ai appris et oublié toutes les langues de la terre
j'ai fait un grand feu de toutes les patries
j'ai bu quelques soirs au flacon de l'oubli
j'ai cherché mon étoile dans le lit des étoiles
j'ai gardé ton amour au creux de ma paume
j'ai tissé un tapis avec la laine du souvenir
j'ai déplié le monde sous l'arche des commencements
j'ai pansé les plaies du crépuscule
j'ai mis en gerbe mes saisons pour les offrir à la vie (...)

Amina Saïd

« La guerre, affaire de femmes »

20 avril 1944, 21 heures 25.

Honneur et patrie.

« Le Conseil National de la Résistance a lancé un appel à la conscience mondiale pour que soient connues les terribles conditions de vie et de mort que l'Allemagne fait subir aux patriotes français. Il signale dans son appel les 270 femmes françaises mortes au camp d'Auschwitz en Silésie; 270 sur 347 qui y furent déportées en janvier 1943, 270 femmes françaises dont certaines paient le crime d'être veuves d'otages fusillés à Paris. A cette longue liste il faut ajouter toutes celles qui, en France même, dans les prisons de Vichy et dans les prisons allemandes, connaissent souvent le même sort.

« La guerre est l'affaire des hommes »

Mais les Allemands, qui ont menacé des femmes et asphyxié des enfants, ont fait que cette guerre est aussi l'affaire des femmes. Mais les Allemands et la police de Vichy ne connaissent pas le droit international et cette guerre est aussi l'affaire des femmes. Nous, les femmes de France – je dis « nous » car il y a deux mois seulement que j'ai quitté mon pays- nous, les femmes de France, avons dès l'armistice pris notre place dans ce combat.

Notre foyer disloqué, nos enfants mal chaussés, mal vêtus, mal nourris ont fait de notre vie depuis 1940 une bataille de chaque instant contre les Allemands. Bataille pour les nôtres, certes, mais aussi bataille de solidarité pour tous ceux qu'a durement touchés l'occupation nazie. La grande solidarité des femmes de France: ce sont les petits enfants juifs et les petits enfants de patriotes sauvés des trains qui emmènent leurs parents vers les grands cimetières d'Allemagne et de Pologne; ce sont dans les prisons et les camps de concentration en France les colis de vivres, les cigarettes, le linge nettoyé et raccommodé, qui apportent aux patriotes entassés derrière les murs un peu d'air civilisé et d'espoir; ce sont les collectes de vêtements et de vivres qui permettent aux jeunes hommes de gagner le maquis; ce sont les soins donnés à un garçon blessé dans un engagement avec les Allemands.

Et puis maintenant que tout le pays est un grand champ de bataille, les femmes de France assurent la relève des héros de la Résistance. Dans la Grande Armée sans uniforme du peuple français, la mobilisation des femmes les place à tous les échelons de la lutte: dactylos, messagères, agents de liaison, volontaires même dans les rangs de groupes francs et de Francs-Tireurs, patiemment, modestement, les femmes de France menèrent le dur combat quotidien.

Vous n'êtes qu'un prénom, Jeannette ou Cécile, mais arrêtées, torturées, déportées, exécutées, vous restez dures et pures, sans confiance pour le bourreau. N'est-ce pas vous héroïne anonyme qui, arrêtée par la Gestapo, frappée au visage, défigurée, un œil perdu, vous évanouissant aux terribles coups de cravache sur le haut des cuisses, êtes restée silencieuse? Ils vous ont enfermée avec les prostituées, sans soins pour vos plaies infectées. C'est peut être dans la cellule voisine que mourut Thérèse Pierre, les reins brisés par la torture, que Mme Albrecht attendit la hache du bourreau... Battues, méprisées, toutes seules devant la souffrance et la mort, si notre martyrologue est long, nous savons, nous, femmes de France, nous qui connaissons le prix de la vie, qu'il faut nos pleurs, nos souffrances et notre sang pour que naisse le beau monde de demain. »

Lucie Aubrac

Simone de Beauvoir

Il est très difficile à une femme

d'agir en égale de l'homme

tant que cette égalité n'est pas
universellement

reconnue et concrètement réalisée.

Annie Ernaux « *Les Années* »

La honte ne cessait pas de menacer les filles. Leur façon de s'habiller et de se maquiller, toujours guettées pas le trop, court, long, décolleté, étroit, voyant, etc... La hauteur de leurs talons, leurs fréquentations, leurs sorties et leurs rentrées à la maison, le fond de leurs culottes chaque mois, tout d'elles était l'objet d'une surveillance généralisée de la société.

A celles qui étaient obligées de quitter le giron familial, elle fournissait la Maison de la Jeune Fille, la cité universitaire séparée de celle des garçons, pour les protéger des hommes et du vice. Rien, ni l'intelligence, ni les études, ni la beauté, ne comptait autant que la réputation sexuelle d'une fille, c'est-à-dire sa valeur sur le marché du mariage, dont les mères, à l'instar de leurs mères à elles, se faisaient les gardiennes : si tu couches avant d'être mariée, personne ne voudra plus de toi – sous-entendu sauf un autre rebut du marché côté masculin, un infirme ou un malade, ou pire, un divorcé. La fille mère ne valait plus rien, n'avait rien à espérer, sinon l'abnégation d'un homme qui accepterait de la recueillir avec le produit de la faute.

Jusqu'au mariage, les histoires d'amour se déroulaient sous le regard et le jugement des autres.

C'est elle au deuxième rang, la troisième à partir de la gauche. Difficile de reconnaître l'adolescente à la pose provocante de la photo précédente d'il y a deux ans à peine dans cette fille qui porte à nouveau des lunettes, les cheveux tirés en un catogan d'où s'échappe une mèche dans le cou. Une frange frisottée n'atténue pas l'aspect sérieux. Aucun signe sur sa figure de l'envahissement de tout son être par le garçon qui l'a déflorée à moitié cet été, comme l'atteste le slip tâché de sang qu'elle conserve secrètement entre des livres dans un placard. Ni de ses faits et gestes : marcher dans les rues après les cours en espérant le revoir, rentrer au foyer de jeunes filles et pleurer – rester des heures sur un sujet de dissertation sans le comprendre – se passer sans arrêt *Only You* quand elle retourne chez ses parents, le samedi – se bourrer de pain, de biscuits et de chocolat.

Aucun signe de cette lourdeur du vivant à laquelle elle doit s'arracher pour s'approprier le langage de la philosophie. Pour, à force d'essence et d'impératif catégorique, refouler le corps, l'envie de manger, l'obsession du sang menstruel qui ne coule plus. Réfléchir sur le réel pour qu'il cesse de l'être, qu'il devienne une chose abstraite, impalpable, d'intelligence. Dans quelques semaines, elle va arrêter de manger, acheter du Néo Antigès, n'être qu'une conscience pure.

Le "Manifeste des 343" paru dans le *Nouvel Obs* en 1971

Un million de femmes se font avorter chaque année en France. Elles le font dans des conditions dangereuses en raison de la clandestinité à laquelle elles sont condamnées, alors que cette opération, pratiquée sous contrôle médical, est des plus simples. On fait le silence sur ces millions de femmes.

Je déclare que je suis l'une d'elles. Je déclare avoir avorté.

De même que nous réclamons le libre accès aux moyens anticonceptionnels, nous réclamons l'avortement libre.

Avortement

Mot qui semble exprimer et limiter une fois pour toutes le combat féministe. Être féministe, c'est lutter pour l'avortement libre et gratuit.

Avortement

C'est une affaire de bonnes femmes, quelque chose comme la cuisine, les langes, quelque chose de sale. Lutter pour obtenir l'avortement libre et gratuit, cela a l'air dérisoire ou mesquin. Toujours cette odeur d'hôpital ou de nourriture, ou de caca derrière les femmes.

La complexité des émotions liées à la lutte pour l'avortement indique avec précision notre difficulté d'être, le mal que nous avons à nous persuader que cela vaut le coup de se battre pour nous.

Il va de soi que nous n'avons pas comme les autres êtres humains le droit de disposer de notre corps. Pourtant notre ventre nous appartient.

L'avortement libre et gratuit n'est pas le but ultime de la lutte des femmes. Au contraire il ne correspond qu'à l'exigence la plus élémentaire, ce sans quoi le combat politique ne peut même pas commencer. Il est de nécessité vitale que les femmes récupèrent et réintègrent leur corps. Elles sont celles de qui la condition est unique dans l'histoire : les êtres humains qui, dans les sociétés modernes, n'ont pas la libre disposition de leur corps. Jusqu'à présent, seuls les esclaves ont connu cette condition.

Le scandale persiste. Chaque année 1 500 000 femmes vivent dans la honte et le désespoir. 5 000 d'entre nous meurent. Mais l'ordre moral n'en est pas bousculé. On voudrait crier.

L'avortement libre et gratuit c'est :

cesser immédiatement d'avoir honte de son corps, être libre et fière dans son corps comme tous ceux qui jusqu'ici en ont eu le plein emploi ;
ne plus avoir honte d'être une femme.

Un ego qui fout le camp en petits morceaux, c'est ce qu'éprouvent toutes les femmes qui doivent pratiquer un avortement clandestin ;

être soi à tout moment, ne plus avoir cette crainte ignoble d'être " prise ", prise au piège, d'être double et impuissante avec une espèce de tumeur dans le ventre ;

un combat enthousiasmant, dans la mesure où, si je le gagne, je commence seulement à m'appartenir en propre et non plus à l'Etat, à une famille, à un enfant dont je ne veux pas ;
une étape pour parvenir au contrôle complet de la production des enfants. Les femmes comme tous les autres producteurs ont de fait le droit absolu au contrôle de toutes leurs productions. Ce contrôle implique un changement radical des structures mentales des femmes et un changement non moins radical des structures de la société.

1. Je ferai un enfant si j'en ai envie, nulle pression morale, nulle institution, nul impératif économique ne peut m'y contraindre. Cela est mon pouvoir politique. Comme tout producteur, je peux, en attendant mieux, faire pression sur la société à travers ma production (grève d'enfants).
2. Je ferai un enfant si j'en ai envie et si la société dans laquelle je le fais naître est convenable pour moi, si elle ne fait pas de moi l'esclave de cet enfant, sa nourrice, sa bonne, sa tête de Turc.
3. Je ferai un enfant si j'en ai envie, si la société est convenable pour moi et convenable pour lui, j'en suis responsable, pas de risques de guerres, pas de travail assujetti aux cadences.

[...]

La liste de signatures est un premier acte de révolte. Pour la première fois, les femmes ont décidé de lever l'interdit qui pèse sur leur ventre : des femmes du Mouvement de Libération des Femmes, du Mouvement pour la Liberté de l'Avortement, des femmes qui travaillent, des femmes au foyer. Au Mouvement de Libération des Femmes, nous ne sommes ni un parti, ni une organisation, ni une association, et encore moins leur filiale féminine. Il s'agit là d'un mouvement historique qui ne groupe pas seulement les femmes qui viennent au M.L.F., c'est le mouvement de toutes les femmes qui, là où elles vivent, là où elles travaillent, ont décidé de prendre en main leur vie et leur libération.

Lutter contre notre oppression c'est faire éclater toutes les structures de la société et, en particulier, les plus quotidiennes. Nous ne voulons aucune part ni aucune place dans cette société qui s'est édifiée sans nous et sur notre dos.

Quand le peuple des femmes, la partie à l'ombre de l'humanité, prendra son destin en main, c'est alors qu'on pourra parler d'une révolution.

Un Mouvement pour la Liberté de l'Avortement s'est constitué, qui regroupe toutes celles et ceux qui sont prêts à lutter jusqu'au bout pour l'avortement libre. Ce mouvement a pour but de susciter des groupes de quartier et d'entreprise, de coordonner une campagne d'explication et d'information, de se transformer en mouvement de masse seul capable d'imposer notre droit à disposer de nous-mêmes.

« J'ai avorté et je vais bien, merci »
(Éditions La ville brûle)

J'avais dix-huit ans, je n'ai jamais ressenti aucune culpabilité ni aucune peine. Évidemment, le choc au moment d'apprendre que j'étais enceinte était énorme mais cette sensation est très vite passée. Je n'ai jamais réussi à faire comprendre aux gens à qui je l'ai dit que je n'ai pas souffert. On me regarde avec un air désolé...mais désolé de quoi ?! De m'être assuré un avenir, de n'avoir pas gâché la vie de cet enfant, d'avoir le droit de choisir ? Quand je suis sortie de l'hôpital, j'ai été submergée par un sentiment de bonheur total, de liberté et d'envie de croquer la vie à pleines dents... de tout changer, de vivre, d'aimer et bien plus encore ! L'avortement a été ma renaissance.

Je vais très bien, ne soyez pas désolés !

Géraldine

« Si votre vagin était habillé, que porterait-il ? » Eve Ensler

Un béret.
Un blouson de cuir.
Des bas de soie.
Un vison.
Un boa rose.
Un smoking d'homme.
Un jean.
Un truc moulant.
Des émeraudes.
Une robe du soir.
Des sequins.
Que de l'Armani.
Un tutu.
De la lingerie transparente.
Une robe de bal en taffetas.
Un truc lavable en machine.
Un loup.
Un pyjama en velours violet.
De l'angora.
Un nœud papillon rouge.
De l'hermine et des perles.
Un grand chapeau à fleur.
Un chapeau en léopard.
Un kimono de soie.
Un pantalon de survêtement.
Un tatouage.
Un appareil à décharges électriques pour chasser les étrangers.
Des talons aiguilles.
De la dentelle et des rangers.
Des fruits, des fleurs et des plumes roses.
Du coton.
Un tablier.
Un bikini.
Un imperméable.

Gisèle Halimi, « La cause des femmes »

Concrètement, je crois à un grand mouvement de masse, où toutes les femmes, quelles que soient leur appartenance politique, leur origine de classe, leur dépendance, se retrouveraient. Quelque chose comme un vaste *Choisir* ou l'objectif ne serait pas seulement de donner la vie librement, mais plus global, plus totalisant. Exister à part entière, en même temps, et comme l'homme.

Le mouvement de masse a une certaine vertu pédagogique. Il peut apprendre aux femmes de tous les horizons et à celles qui n'ont encore jamais milité, ni osé parler publiquement, ni même songé à une structure dynamique et à une structure de luttes féministes, à s'organiser, à inventer des actions, à aller de l'avant.

Je crois que ce mouvement devrait être uniquement féminin. Si l'on veut qu'il joue un rôle formateur et qu'il aide les femmes à combler leur retard dans leurs facultés d'analyse et de combat, il ne faut pas qu'il soit mixte. La mixité, c'est pour les mouvements politiques traditionnels. Les femmes, en militant dans leur mouvement de femmes, pourront alors et en même temps former « à l'intérieur », s'intégrer à d'autres formations mixtes.

Mais l'élaboration de la théorie féministe moderne, comme le choix de ces luttes, cela ne peut revenir qu'aux femmes.

Benoîte Groult, l'excision

A propos, vous saviez, vous, qu'au Yémen, en Arabie Saoudite, en Éthiopie, au Soudan, on excisait encore les petites filles ?

Saviez-vous que pour compléter le bouclage de leurs femmes, plusieurs peuples ajoutent à la clitoridectomie, qui leur paraît sans doute insuffisante, une trouvaille originale, l'infibulation, qui garantit au futur mari au prix d'un muselage vulvaire très douloureux la « nouveauté » de sa jeune épouse?

Non, vous ne le saviez pas. Ou bien vous pensiez vaguement que c'était un usage des âges barbares, tombé en désuétude.

Personne ne le sait parce que personne n'en parle.

Ce sont des histoires d'organes féminins, donc sans importance.

Chacun fait ce qu'il veut de sa femme, de sa maison, de son chameau, n'est-ce pas? cela ne regarde personne.

On ne parle guère de ces choses-là. L'utérus, les ovaires, à la bonne heure : ce sont des organes de reproduction.

Mais ce petit truc uniquement voué au plaisir, c'est indécent. Et puisque cet organe est inutile à l'homme et à la procréation, il faut donc l'ignorer ou le détruire.

C'est ce qu'on a fait

C'est ce qu'on fait...

L'essayiste malienne, Aminata Dramane Traoré, et l'enseignante française, Nathalie M'Dela-Mounier viennent de signer "L'Afrique mutilée"
(Taama Editions, juin 2012, 63 pages)

"Nous sommes mille et une femmes (maliennes) debout". Des femmes "qui refusent d'être des bêtes de somme de l'économie de marché" et se dressent pour "dire ce que les parrains africains et internationaux de la « démocratie » ainsi que les rapports d'experts savent si taire".

Le Mali, insiste-t-elle, "est une parcelle de l'Afrique violée, mutilée, telle une femme dont les entrailles ouvertes offrent pétrole, uranium, gaz naturel, coltan, or...aux prédateurs". "C'est dire jusqu'à quel point une excision - celle des femmes, qui défraie la chronique - peut en cacher une autre : le pillage du continent."

KING KONG THEORIE

Virginie Despentes

Massivement, c'est prendre l'habitude de se comporter en inférieure. Entrer dans une pièce, regarder s'il y a des hommes, vouloir leur plaire. Ne pas parler trop fort. Ne pas s'exprimer sur un ton catégorique. Ne pas s'asseoir en écartant les jambes, pour être bien assise. Ne pas parler d'argent. Ne pas vouloir prendre le pouvoir. Ne pas vouloir occuper un poste d'autorité. Ne pas chercher le prestige. Ne pas rire trop fort. Ne pas être soi-même trop marrante. Plaire aux hommes est un art compliqué, qui demande qu'on gomme tout ce qui relève de la puissance. Pendant ce temps, les hommes [...] n'ont pas de corps, pas d'âge, pas de corpulence. N'importe quel connard rougi à l'alcool, chauve à gros bide et look pourri, pourra se permettre des réflexions sur le physique des filles, des réflexions désagréables s'il ne les trouve pas assez pimpantes, ou des remarques dégueulasses s'il est mécontent de ne pas pouvoir les sauter. Ce sont les avantages de son sexe. [...]

Etre complexée, voilà ce qui est féminin. Effacée. Bien écouter. Ne pas trop briller intellectuellement. Juste assez cultivée pour comprendre ce qu'un bellâtre a à raconter. Bavarder est féminin. Tout ce qui ne laisse pas de trace. Ce qui est domestique, se refait tous les jours, ne porte pas de nom. Pas les grands discours, pas les grands livres, pas les grandes choses. Les petites choses. Mignonnes. Féminines.

Virginie Despentes, *King-Kong Théorie*, 2006, p. 126-127

2013, année féministe, abolitionniste, et révolutionnaire :

et pourquoi pas ?

Sandrine Goldschmidt

Je suis optimiste, oui. Car comment pourrait-on trouver la force de la lutte si on n'y croyait pas ? Et sans espoir ?

Je crois donc que la révolution approche. « Le grand soir », peut-être pas, je pense qu'il serait trop meurtrier pour les femmes. Mais une révolution qui fait qu'autant de fois il y aura d'occasions de hurler ou de se révolter, il y aura des femmes pour faire entendre leurs voix, et pour se révolter. En tout cas, j'en ai l'espoir.

Je n'ai pas beaucoup parlé de la situation en Inde, qui fait la une de l'actualité depuis le viol et assassinat de Nirbhaya, à Delhi en Inde. Le cœur du problème, c'est l'indulgence coupable de la société, donc des hommes et de beaucoup de femmes, envers ces crimes, pas tel ou tel contexte -même si celui-ci peut dans certains cas rendre les crises plus aigües.

Mais donc, malgré ces nouvelles insoutenables, et la triste certitude qu'il y en aura d'autres, et tous les jours, je continuerai à faire l'optimiste : parce que je ne crois pas que la situation soit pire aujourd'hui qu'il y a 10, 20 ou 100 ans. Je crois qu'elle nous est plus insupportable. Et c'est bien. Mais je crois que la révolution est en marche, celle des esprits, et des cœurs combattantes

Mais encore une fois, c'est bien là ce qu'il faut : que cela soit tellement insupportable à la société qu'elle ne ferme plus les yeux, mais qu'elle prenne les mesures nécessaires. Ou plutôt que nous, femmes, nous en tirions les conséquences. Crier « c'est insupportable » oui, mais aussi portons l'espoir de tangible, reconnaissons-nous comme là, bien là, et prêtes à nous faire entendre, encourageons-nous à nous révolter ensemble, parce que c'est insupportable, mais aussi parce que nous portons, en tant que féministes, l'ESPOIR.

L'espoir d'un autre monde, juste, abolitionniste de toutes les violences faites aux femmes et aux enfants, où l'on condamne les criminels plutôt que les victimes.

L'espoir qu'on puisse enfin prendre soin des victimes de violences, et considérer la santé et la vie des femmes, comme vraiment prioritaire.

Humaine, quoi.

Cet espoir, nous le porterons, hautes, et fortes, tous les jours...et tant qu'il le faudra.